



HAL
open science

A la recherche de reconnaissance

Vanessa Stettinger

► **To cite this version:**

Vanessa Stettinger. A la recherche de reconnaissance : Vendeurs de journaux et mendiants du métro parisien. Danielle Ballet. Les SDF. Visibles, proches, citoyens, PUF, 2005, 978-2-13-054571-2. hal-01620606

HAL Id: hal-01620606

<https://hal.science/hal-01620606>

Submitted on 26 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

A la recherche de reconnaissance

Vendeurs de journaux et mendiants du métro parisien

Vanessa Stettinger

Sociologue - maître de conférences à l'Université de Lille III (GRACC)

La meilleure façon de comprendre le monde social des sans abris, un monde si hétérogène et si complexe, est de donner la parole aux acteurs sociaux eux-mêmes. Ainsi, nous nous sommes approchés des vendeurs de journaux de rue et des mendiants du métro parisien dans le but de pénétrer dans leur quotidien pour connaître leurs conditions d'existence et les manières d'être dans la précarité. L'observation nous a permis d'appréhender leurs expériences vécues, les relations qu'ils entretiennent entre eux, les comportements qu'ils adoptent face aux différents publics qu'ils côtoient tout au long de leur quotidien et leurs modes d'adaptation aux situations auxquelles ils sont confrontés. Nous avons eu accès à différentes facettes de leur réalité sociale car nous avons cohabité avec ces individus pendant leur travail dans le métro, mais aussi pendant les moments de pause et de détente, dans des lieux publics – les cafés – ainsi que dans leur foyer, lorsqu'ils en avaient un. La proximité qui nous a permis de recueillir des récits de parcours souvent chaotiques, des histoires familiales marquées par des déchirures, nous a montré aussi les modes d'action et les stratégies que ces individus mettent en œuvre pour faire face à leur quotidien.

Il est vite apparu qu'un nombre important de leurs conduites vise à les mettre en valeur afin de leur apporter un peu d'estime de soi. C'est parfois, lorsqu'ils se retrouvent « entre-eux », qu'ils se sentent valorisés, qu'ils peuvent donner un sens à leur passé et avoir l'impression d'avoir « été quelqu'un ». C'est à travers certains rêves ou fabulations qu'ils arrivent à retrouver un peu de l'estime perdue. Le récit, rapporté ici, de la création d'une association, pour lutter contre l'interdiction par la *RATP* de la vente des journaux de rue et de la mendicité dans les rames du métro parisien, illustre aussi cette soif de reconnaissance. Les relations que ces individus nouent avec des personnes d'un milieu différent, dont le sociologue, leur offrent aussi la possibilité de trouver une certaine légitimité. Prêter l'oreille et susciter un discours chez eux veut aussi dire leur permettre de reconstruire leur passé et rendre leur présent plus supportable, même si cela ne dure qu'un court instant. Nous montrerons que des paroles, à première vue, superficielles, des discussions qui nous semblaient parfois déplacées, des attitudes difficiles à comprendre visent, tout simplement, la valorisation de soi. Nous verrons que ces individus développent différentes stratégies leur permettant d'affronter une image négative de soi. Ils construisent des situations où leur image est revalorisée, dans lesquelles la vie est différente de celle qu'ils mènent au quotidien ; ce qui les aide à poursuivre leur chemin.

1. La reconnaissance, une denrée rare

La plupart des individus rencontrés avaient une trajectoire qui s'inscrivait dans la précarité. Depuis leur petite enfance, ils étaient confrontés à la faiblesse des ressources économiques des parents ; ces manques étant souvent suivis d'une forte instabilité des liens familiaux. Ces individus ont dû ainsi apprendre à vivre dans la précarité et à affronter un quotidien « aride », qui offre peu d'opportunités pour se sentir valorisé, surtout lorsque l'on est exposé au regard

de l'autre. A partir de l'analyse de leur rapport à l'État de droit, des relations et des échanges réalisés dans leur quotidien et de leurs relations familiales et amicales, nous verrons dans ce chapitre combien il est difficile pour ces personnes de trouver un peu de reconnaissance.

1.1. Égalité et différenciation

D'après Honneth, grâce à la reconnaissance juridique, l'individu aurait le sentiment d'être l'égal des autres, et par conséquent respecté par eux, pouvant ainsi se respecter lui-même : « (...) la reconnaissance sociale des droits légaux¹ trouve son corollaire psychique dans le développement de la capacité de se rapporter à soi-même comme à une personne moralement responsable ; (...) l'adulte acquiert dans l'expérience de la reconnaissance juridique la possibilité de comprendre ses actes comme une manifestation, respectée par tous, de sa propre autonomie » (2001, p. 144). Ainsi, refuser des droits à un individu signifie lui assigner qu'il ne partage pas le même degré de responsabilité morale avec les autres membres de la société et lui enlever toute forme d'intégrité sociale. Nous montrerons cependant que cette reconnaissance de droits, tout en étant nécessaire, ne suffit pas à elle seule à garantir le sentiment que l'on tient sa place dans une société d'égaux.

L'État de droit d'une société démocratique comme la France, garantit que tous les individus sont égaux devant la loi, ce qui constitue l'une des avancées significatives des sociétés occidentales. Le revers de la médaille réside cependant dans le fait que tous les individus deviennent alors comparables, ce qui rend certains d'entre eux vulnérables. Ainsi, pour Castel et Haroche par exemple, la société de la première moitié du XXe siècle a réussi à diminuer les risques du développement trop important d'une population défavorisée, menacée par la misère et la déchéance. Mais si tous les individus étaient protégés, ils n'étaient pas pour autant égaux : « L'acquis fondamental de la société salariale a consisté à construire un continuum de conditions sociales non pas égales mais comparables, c'est-à-dire compatibles entre elles et interdépendantes » (2001, p. 87). Et cette comparaison permet de ressentir les inégalités sociales: « Les gens se comparent entre eux, se distinguent, s'envient ou se méprisent sur la base d'une condition commune » (2001, p. 97).

Cette même égalité des droits conduit à condamner l'individu, à travers ses pratiques, alors qu'anciennement on condamnait des groupes, ce que Damon illustre lorsqu'il souligne que le XXe siècle, avec l'affirmation des droits de l'homme, du droit au travail et du droit au logement va vers une discrimination du vagabondage et de la mendicité : « Pour la mendicité, et l'exaspération que certaines pratiques peuvent susciter, l'orientation la plus 'universelle' est certainement de ne pas prendre de mesure spécifique de type arrêté anti-mendicité, mais de traiter les éventuels débordements avec les règles d'hygiène et de police qui concernent tout le monde » (2002, p. 45). Les « SDF » seraient ainsi, d'après l'auteur, punis par ce qu'ils font et non pas par ce qu'ils sont. Ainsi, l'égalité des droits produit la stigmatisation de la différence. Les vendeurs de journaux et les mendiants du métro parisien savent que ce qu'ils font, leur activité, leur « travail » n'est pas accepté par la société, ils ont conscience alors qu'ils sont différents des autres, et ont ainsi du mal à trouver par cette voie une forme de respect de soi, comme nous le montrerons par la suite.

1.2. L'image négative de soi

¹ Le terme de « droit » employé par Honneth désigne « les exigences qu'une personne peut légitimement s'attendre à voir satisfaites par la société, dans la mesure où elle est membre à part entière d'une communauté et participe de plein droit à son ordre institutionnel » (p. 163).

Les individus vivant dans une grande précarité sentent souvent la réprobation de leurs modes de vie, soit par l'emprise institutionnelle, soit dans leur quotidien, lors des interactions avec d'autres individus.

Lanzarini montre bien la façon dont l'institution, recentrant son action sur des aspects de la vie de ces individus, exerce sur eux des effets particuliers, « non voulus » que l'auteur identifie comme l'« infantilisation » et la « stigmatisation ». L'infantilisation consiste à réguler la vie de ces individus afin qu'ils vivent d'une façon cohérente à leur condition de vie : certaines dépenses, par exemple, ne peuvent pas être cautionnées par les travailleurs sociaux, qui doivent rendre des comptes sur la manière dont ces individus utilisent l'argent public. « Si – comme l'affirme l'auteur – se plier au règlement d'une institution collective ne présente en soi rien d'étonnant, il n'en reste pas moins que, compte tenu des conditions de vie extrêmes des personnes rencontrées, les impositions institutionnelles sont totalement décalées de la réalité quotidienne, arbitrairement appliquées à une masse humaine jamais reconnue dans son individualité, et concentrées sur des personnes qui ne disposent dans leur vie quotidienne d'aucun espace d'affirmation de soi » (2000, p. 29) Par ce type d'action, les institutions font sentir aux individus en précarité que leur façon de vivre ne correspond pas aux attentes sociales, point qui nous intéresse ici tout particulièrement. La stigmatisation se définit par une soumission au regard de l'autre. Le regard des intervenants sociaux se fixe sur le ou les stigmates sociaux des ces individus, les rendent tout simplement plus visibles. Le « ciblage sur les grands exclus » dont parle Damon n'est pas toujours efficace² et peut conduire à une stigmatisation due à une « éviction » de ce public des circuits « du droit commun » du monde ordinaire (Lanzarini, 2000).

Par ces exemples, on perçoit la façon dont l'institution désapprouve les modes de vie de ces individus. Dépossédés de leurs qualités et capacités, ils perdraient toute estime de soi.

Dans le face-à-face quotidien des vendeurs de journaux et mendiants du métro parisien, on doit distinguer deux formes d'interaction : celle avec leurs « compagnons de galère », et une autre avec les passants ordinaires.

En raison de l'activité qu'ils exercent, ces individus sont obligés d'adopter des tactiques similaires. Ils ont plusieurs préoccupations communes et ils partagent le même milieu. Pour affronter certaines situations, ils sont parfois contraints de s'associer, ce qui crée entre eux une espèce de complicité, comme les montrent leurs réactions (que nous décrivons par la suite) lors de l'interdiction de la vente des journaux par la *RATP*. Dans un autre registre, la concurrence que représentent d'autres catégories d'habitues du métro, tels que les musiciens, par exemple, les pousse aussi à s'associer de façon plus ou moins ponctuelle. Parfois, la formation de petits groupes favorise l'opposition aux autorités. La résistance à la critique de certains usagers du métro peut même encourager des réactions de leur part plus ou moins violentes. Par moments, le monde est divisé entre « eux » et « nous » (Hoggart, 1957). Il existe entre eux des formes de solidarité, quoique limitées, et l'on peut dire que des « amitiés » sont nées entre des vendeurs, et entre ceux-ci et d'autres habitués du métro. Nous avons constaté aussi qu'ils sont très proches socialement, et c'est surtout ce fait qui régule leurs rapports. Ils partagent des idées, des valeurs, des préoccupations et des expériences, non seulement dans le cadre du métro, mais aussi dans leur vie en général.

Mais certains de leurs comportements, lorsqu'ils ne sont pas respectés, deviennent motifs de séparation, et les poussent parfois à se différencier les uns des autres. Ceux qui ont une conduite « moins digne » face au « regard social » sont rejetés car tenus pour responsables de la mauvaise réputation du groupe. Comme le dit Goffman, « l'individu stigmatisé manque rarement de manifester l'ambivalence de ses identifications lorsqu'il voit l'un de ceux-ci

² L'auteur dégage deux configurations de ce type de prise en charge, celle du « jeu de ping-pong » et celle du « jeu de l'oie », afin d'analyser le refus de prise en charge par ces individus (Damon, 2002)

exhiber, sur le mode baroque ou pitoyable, les stéréotypes négatifs attribués à sa catégorie. Car, en même temps que, partageant des normes sociales, il est dégoûté par ce qu'il voit, il s'y sent retenu par son identification sociale et psychologique avec le coupable, de telle sorte que la répulsion se transforme en honte, et la honte en mauvaise conscience de l'éprouver » (1963, p. 64). Faire partie d'un ensemble né autour d'un travail qui ne peut manquer d'être stigmatisant, formé par des individus qui sont aussi en situation d'exclusion, n'est certainement pas une chose simple. Ainsi, « chacun essaie de se désolidariser de l'ensemble, d'échapper au nivellement. Pour sauvegarder son identité, son moi, menacés, chacun se débat pour son propre compte, et de peur d'être confondu, adopte une attitude de défense » (Pétonnet, 1979, p. 214). Leur propre regard vis-à-vis du groupe (et d'eux-mêmes) n'est pas sans ambivalence. A certains moments, il vaut mieux s'unir, à d'autres, il faut se séparer. C'est dans ce va-et-vient qu'ils arrivent à trouver un peu de reconnaissance. A certains moments, ils trouvent la solidarité d'un groupe, mais la plupart du temps ils sont dans une impossibilité d'association.

Dans leur relation avec le public, les vendeurs et mendiants doivent avant tout se faire accepter, en gardant leur image de « SDF », et en mettant en évidence leur situation difficile et leur besoin d'aide. D'une manière générale, au début de leur activité, ils ont souvent du mal à faire face aux gens : peur du regard de l'autre, peur de ne pas connaître vraiment les réactions qu'ils vont susciter, honte d'exposer à des inconnus leur échec ou une image non valorisée d'eux-mêmes. En revanche, tous disent qu'ils s'habituent rapidement à ce travail. Ils apprennent à vivre avec ce genre d'interaction en adoptant toute une série de tactiques : les vendeurs et les mendiants doivent faire très attention à leur aspect physique. Certains détails « font plus SDF » (comme ils disent), certains signes sont porteurs d'informations importantes à transmettre au public : manière de s'habiller, de se maintenir propre sans exagérer (faire attention aux odeurs), coupe de cheveux (et de la barbe). Tout en gardant l'apparence de quelqu'un en difficulté, d'un « SDF », il doit se distinguer des autres habitués du métro, qui sont aussi des « SDF », mais plus stigmatisés, comme les clochards, par exemple.

Comme nous pouvons le constater, ces activités exigent des vendeurs et mendiants la mise en avant de l'identité « SDF », d'une identité dévalorisante en soi. Mais leur vécu ne sera pas le même en fonction des réactions du public. Les insultes et démonstrations de rejet diminuent encore leur estime de soi. Par contre, les manifestations de solidarité ou de compassion peuvent les faire se sentir, même si ce n'est que pendant un instant, un peu plus « aimés ». Lanzarini montre la façon dont les « sous-proletaires » utilisent, par exemple, les relations avec des personnes d'un milieu différent du leur, afin de se valoriser eux-mêmes : « Produire de la légitimité à exister pour soi grâce aux relations entretenues avec des pairs ou des représentants du monde ordinaire permet en partie de supporter la situation extrême quotidienne » (2000, p. 239).

En dépit de leur diversité, les matériaux utilisés sont suffisants pour montrer que les individus vivant dans la précarité ont beaucoup du mal à trouver dans leur quotidien de la confiance, du respect et de l'estime de soi. Si la reconnaissance est essentielle à tout individu, comment font-ils alors pour vivre ? Les petits gestes de compassion des passants du métro seraient-ils suffisants pour leur apporter l'estime de soi ? Nous apporterons des éléments de clarification à ces questions.

1.3. Des liens affectifs instables

D'après Honneth, la première forme de reconnaissance est apportée par l'amour. Amour dans une acception large, qui comprendra toutes les relations primaires qui impliquent des liens

affectifs puissants entre un nombre restreint des personnes : rapports érotiques, amicaux ou familiaux : « L'expérience intersubjective de l'amour ouvre l'individu à cette strate fondamentale de sécurité émotionnelle qui lui permet non seulement d'éprouver, mais aussi de manifester tranquillement ses besoins et ses sentiments, assurant ainsi la condition psychique du développement de toutes les autres attitudes de respect de soi » (2001, p. 131).

Les individus que nous avons rencontrés au métro avaient vécu des fortes instabilités dans leurs « relations primaires ». S'ils se trouvaient, à l'époque, dans des situations différentes par rapport à l'aide que pouvait leur apporter la famille (certaines pouvaient compter sur une famille, d'autres moins ou pas du tout), leurs trajectoires avaient en commun l'irrégularité de ces aides générée par des ruptures des liens familiaux. Pour certains, ces liens avaient été brisés pendant leur petite enfance, pour d'autres, plus tard. Les familles n'étaient pas seulement des familles recomposées. Elles avaient été, à un moment ou un autre, brisées, déchirées, séparées, défaits presque entièrement. Plusieurs individus avaient été obligés de quitter précocement leur famille et, de ce fait, de construire de nouveaux liens.

Leurs relations amicales étaient aussi très instables et se défaisaient facilement. Leurs rapports étaient souvent passionnels, passant facilement de l'amour à la haine. On devenait vite ami, et lorsque tout se passait bien, les relations étaient souvent très chaleureuses et décontractées. C'était cette ambiance qu'on retrouvait lors de rencontres entre « potes ». Ils s'appelaient par des surnoms, se touchaient naturellement, plaisantaient souvent. Mais le futur était incertain ; et il n'était pas rare que le copain de la veille se fasse insulter le lendemain. Ces insultes étaient impitoyables, et souvent chargées de beaucoup de haine. Un petit geste pouvait être la cause d'une bagarre sérieuse, souvent vite oubliée par les deux parties. Les relations se tissaient et se défaisaient facilement. Une amitié pouvait se terminer aussi vite qu'elle était née.

A partir des récits de vie des individus rencontrés, nous pouvons, avec beaucoup de prudence, mettre en question l'amour et la reconnaissance affective qu'ils ont pu recevoir dans leur enfance ou que leur famille ou amis pouvaient leur apporter au quotidien.

2. Des touches de reconnaissance

Les individus en grande précarité souffrent d'un manque de reconnaissance positive indiscutable. Leur « travail » n'est ni reconnu, ni valorisé, enfin, leur situation sociale est généralement raison de honte et d'indignation, leurs relations familiales sont souvent conflictuelles et des liens forts et sécurisants souvent leur font défaut. Mais, lorsque nous les côtoyons sur le terrain, il est possible de voir aussi qu'ils ne sont pas complètement accablés par ces manques. Pour pallier ce qui s'apparente à un mépris social, ils trouvent en eux-mêmes, dans leur for intérieur, une partie de la nécessaire reconnaissance, puisant, ici et là, dans leur quotidien, ce qui ne saurait provenir de l'intérieur.

2.1. Les « mensonges »³

Les « mensonges », les histoires « arrangées », les fabulations sont très présentes dans ce milieu. Tous les habitués du métro ou presque savent qu'il ne faut pas trop croire aux histoires racontées, car il s'agit souvent de fabulations, partiellement du moins. Mais cela n'empêche ni les uns ni les autres de continuer à fabuler et à rajouter quelques faits imaginaires à leurs

³ Voir Lanzarini, 2000 sur l'onirisme social.

histoires. Yves Le Roux qui a vécu sept ans à la rue, raconte son expérience et décrit lui aussi ses « compagnons » de galère comme des mythomanes : « Les zonards sont mythomanes. Séparant mal le réel de l'imaginaire, ils vivent de souvenirs fictifs. La vie qu'ils racontent est la plupart du temps celle qu'ils s'inventent. À partir d'éléments réels, ils reconstruisent une sorte de version officielle qui, en principe, leur donne le beau rôle. Dans la rue, la vie n'a aucun sens, seuls leurs souvenirs, même imaginaires, en ont un » (1998, p. 38). Ces fabulations ont souvent pour but de s'auto valoriser.

2.2. Rêves ordinaires

Outre une imagination au service de cette transformation du quotidien, certains d'entre eux ont aussi des rêves concernant l'avenir. Ces rêves, souvent normatifs, qui ne sont pas des projets, dévoilent leur désir d'être tout simplement comme le plus ordinaire des individus et leur permettent d'affronter leur quotidien plus facilement. À la différence des individus décrits par Pierre Bourdieu (1997) dans ses *Méditations Pascaliennes*, qui occupent la plupart du temps une position dans l'échiquier social qui convient à leurs propres espérances, la vie des individus que nous avons rencontrés est remplie de moments où rêves et espérances subjectives dépassent toute probabilité objective de réalisation, leur permettant de voir un avenir moins sombre, où ils se sentent socialement plus valorisés.

2.3. Les histoires passées, présentes

Dans les conversations que nous avons eues avec les vendeurs de journaux et mendiants du métro parisien, le passé était souvent présent. Certaines histoires étaient assez douloureuses et difficiles à revivre, d'autres étaient rappelées d'une toute autre façon et parfois même dans un autre contexte. C'était souvent les plus âgés qui les racontaient à l'occasion d'une fête ou d'une réunion : histoires de vols, de crimes, de prostitution, de trafic de drogue et d'armes, de séjours en prison, de fuites de maisons de correction. Racontées de façon très gaie, on avait l'impression que chacun essayait d'avoir le passé le plus riche en faits et en aventures. Chacun voulait paraître plus dangereux que l'autre. Dans ces moments particuliers, ce passé marginal les valorisait et était source de fierté. Les plus jeunes écoutaient souvent avec attention et étonnement, et essayaient aussi de raconter leurs petites aventures, comme des bagarres, des « cuites », la consommation de cannabis... Ces histoires n'étaient pas racontées n'importe où et en présence de n'importe qui. Le plus souvent, les gens racontaient leurs histoires lorsqu'ils savaient qu'ils avaient en face d'eux des personnes qui partageaient les mêmes expériences : c'était alors un des rares moments où ils pouvaient se sentir valorisés, où ils pouvaient trouver un sens à leur passé et avoir l'impression d'avoir été un « héros » ; c'était une autre façon pour eux d'échapper à leur quotidien et d'apporter un peu de joie à leurs rencontres.

2.4. La justification

D'après Claudia Girola, les premiers récits des personnes à la rue se ressemblent beaucoup et visent à justifier leur situation. C'est ce type de récit qu'elle nomme « l'histoire des pertes » : « Une histoire succincte de leur vie presque toujours structurée de la même manière : perte du travail, divorce, perte du logement, l'alcool, la rue. J'ai parfois trouvé certaines différences dans l'ordre des événements, mais l'élément commun en était toujours la perte, l'abandon, l'homme 'sans'. L'histoire commençait toujours par le grand Événement, le jour où tout s'est écroulé » (1996, p. 91). Une histoire qui semblait à l'anthropologue sans épaisseur, qui lui paraissait vide, une histoire qui « ne voulait pas se laisser conter » (p. 91), et qu'elle a

compris, plus tard, était souvent dirigée aux intervenants sociaux. Mais cette histoire qui semble vide, parfois « inintéressant », vise le plus souvent à justifier et donner une explication cohérente de leur situation, enfin, à soulager leur culpabilité de ne pas être comme « les autres » : « Ceux qui pratiquent des entretiens avec des personnes placées dans des situations plus ou moins difficiles, plus ou moins inextricables, ont l'habitude des déclarations qui semblent repousser la responsabilité : ce n'est pas moi, je ne suis pas responsable, ce n'est pas de ma faute. Tels des parents, les professionnels – magistrats, enseignants, travailleurs sociaux – s'amuse souvent de ces discours, les prennent pour ce qu'ils sont, des défenses, des dénégations. Ou bien ils s'en irritent, les stigmatisent comme des mensonges, des tricheries, et en viennent à 'blâmer la victime'. Dans l'une et l'autre interprétation, ce qui est dénié, ou édulcoré, c'est la faute, le sentiment de la faute » (Murard, 2000). En se justifiant face aux autres, les individus en situation de précarité se justifient devant eux-mêmes, et soulagent pendant quelque temps, peut-être, leur sentiment de culpabilité. Mais ils sont bien conscients de leur différence et du mépris de l'autre vis-à-vis de leur mode de vie.

2.5. La consommation des produits psychoactifs

Il nous semble évident que les produits psychoactifs - les boissons alcoolisées, le *cannabis*, les drogues dures (opiacés, cocaïne et médicaments connexes), les sirops et certains médicaments prescrits habituellement comme anti-dépressifs ou somnifères - ne sont pas utilisés dans le seul but d'amener les individus loin d'un quotidien parfois difficile à vivre. Les buts de la consommation de produits psychoactifs peuvent être divers, mais les sensations produites par leur utilisation permettent aux individus d'affronter autrement une situation. Ces produits sont souvent présents dans le quotidien des individus que nous avons rencontrés. Il y a certainement des différences quant au type de produit utilisé, mais les sensations recherchées sont dans la plupart des cas les mêmes : le bien-être, le mieux vivre. Comme l'affirme Jamouille : « C'est même parce qu'elles (les personnes) veulent mieux vivre qu'elles prennent des produits qui diminuent l'anxiété, désinhibent, stimulent l'initiative, permettent d'oublier ou d'accroître la volupté » (2000, p. 140). Sous l'effet des drogues, il y aurait selon Ehrenberg (1995), une *multiplication de soi*. Les gens se sentiraient moins fatigués et moins angoissés, ils seraient plus calmes, ils auraient moins honte, moins peur et plus confiance en eux-mêmes pour affronter le regard d'un public souvent méprisant, et ils retrouveraient, ne fût-ce qu'un temps, un peu d'estime de soi.

2.6. La consommation « démesurée » des biens

La consommation est toujours un « geste » de nécessité : on consomme parce que cela est nécessaire, par besoin vital et qu'il y va tout simplement de notre survie. Nous achetons, par exemple, des aliments pour assurer notre nutrition. Mais, souvent la consommation de certains produits n'est pas directement dictée par un besoin lié à la survie. Mais s'il est très difficile, voire impossible, de tracer une ligne de partage entre ce qui est vraiment nécessaire à la vie et ce qui ne l'est pas, cette difficulté ne doit pas nous empêcher de porter un regard attentif sur les différents types de nécessités qui peuvent s'exprimer. Parfois, le produit de consommation n'est pas acquis pour satisfaire le besoin évident qu'on lui associe d'habitude. Le besoin est souvent ailleurs : « (...) consommer coûte que coûte devient une urgence, en réparation des frustrations accumulées » (Schwartz, 1990, p. 117). Nous avons pu ainsi nous rendre compte que consommer est parfois une façon de combler des manques matériels, mais aussi des carences affectives, d'exaucer un désir, de remplir des vides, de boucher des trous. On consomme parfois parce qu'on en a assez d'être privé de quelque chose, de ne pas avoir ce dont on a envie et que l'on envie chez les autres. Le témoignage de certains vendeurs de

journaux sur ce sujet montre bien ce désir de vivre, une fois au moins, un jour sans se sentir privé. Cette consommation disproportionnée par rapport à leur situation montre bien à quel point le plus important est parfois de vivre comme « les autres » et de se sentir satisfait, de pouvoir donner à ses enfants ce qui leur a manqué un jour et de leur démontrer son amour, afin d'avoir le sentiment d'être une « bonne » mère.

2.7. L'organisation de l'association

Au début du mois de juin 1996, la *RATP* décidait de ne plus fermer les yeux sur la vente de journaux de rue et la mendicité dans les couloirs et les rames du métro parisien, pratique qui a toujours été interdite, mais qui était tolérée par la Régie⁴. Selon la *RATP*, cette décision avait été prise à cause de l'augmentation du nombre de plaintes des usagers. Une enquête interne indiquait que 60% des voyageurs se disaient importunés par des sollicitations lors de leurs déplacements. Un chiffre qui prenait toute son importance à l'heure où le métro se trouvait confronté à une baisse sensible de fréquentation (moins 4% par rapport à la même période de l'année précédente). À partir de cette décision, les contrôleurs de la *RATP* avaient pour consigne d'interpeller et d'avertir les vendeurs une première fois, et ensuite de leur faire payer une amende de 70 euros, à la première récidive. Cette consigne a été suivie très strictement pendant un certain temps. La chasse aux vendeurs et mendiants fut rude, et les amendes et confiscations de journaux allèrent bon train.

Pour mieux défendre leurs intérêts, certains vendeurs et mendiants ont décidé de créer une association. Si nous ne pouvons pas nier que la raison première de la création de l'association des vendeurs de journaux était d'assurer leur défense contre les menaces d'expulsion émanant de la *RATP*, l'observation de la mise en route de cette association et celle des attitudes de chacun des individus au sein de l'association nous ont permis aussi de voir que la défense de leurs conditions de travail n'était pas toujours leur motivation première. Les conflits au sein de l'association révèlent d'abord qu'elle était un enjeu de grande valeur pour ses participants. Tout le monde voulait donner son opinion et y avoir, si possible, un petit rôle. Chacun pensait d'abord et surtout à soi et plus rarement au groupe. Tous étaient contents et fiers de pouvoir participer à des réunions avec d'autres associations. Ils se sentaient aussi importants d'être reconnus comme interlocuteurs et de recevoir des conseils de la part d'associations solidement reconnues dans le paysage associatif. C'est à travers l'association que les individus que nous avons rencontrés ont pu se sentir valorisés à leurs propres yeux, car ils pensaient y jouer un rôle important. C'est aussi à travers elle qu'ils ont pu se sentir reconnus par d'autres individus, ce qui leur arrivait rarement. Au début de leurs démarches, ils ont en effet été pris au sérieux par d'autres associations et la presse, même si, par la suite, ils sont retombés dans l'oubli. L'association était pour eux une « bouffée d'air ». Pendant une certaine période, elle leur a permis de vivre un quotidien différent et de satisfaire, ne fût-ce qu'un temps, leur soif de reconnaissance.

Les individus vivant dans la précarité ont besoin, comme tout un chacun, d'être reconnus positivement, de rencontrer dans le regard de l'autre de l'acceptation. Mais ils savent que leurs modes de vie ne sont pas dignes d'acceptation, que ce qu'ils vivent n'est pas la « bonne vie ». Ainsi, ils cherchent par eux-mêmes à changer, d'une façon ou d'une autre, leur passé, leur présent et leur avenir. Par cette emprise sur la réalité, ils arrivent à trouver, ici et là, un peu de cette reconnaissance sociale positive, qui leur fait tellement défaut. Nous partageons le

⁴ Cette mesure a été annoncée au moment même où des arrêtés antimendicité étaient pris par plusieurs municipalités françaises.

sentiment de Martuccelli, pour qui, « à terme, certains individus sont battus d'avance. Ils finissent par accepter la définition que leur impose d'eux-mêmes le regard des autres, incapables de se mesurer positivement aux critères de valeur définissant la norme et l'idéal » (2002, p. 300). Mais cette forme de passivité n'en est pas une. Tout en acceptant la définition de « l'autre », ils se démènent pour ne pas y correspondre, ne serait-ce que pendant un instant.

Bibliographie

- Bourdieu, P., *Méditations Pascaliennes*, Paris, Seuil, 1997.
Damon, J., *La question SDF*, Paris, PUF, 2002.
Castel, R. et Haroche, C., Paris, 2001
Ehrenberg, A., *L'individu incertain*, Paris, Calmann-Lévy, 1995.
Girola, C., « Rencontrer les personnes sans abris », *Politix*, n°34, 1996.
Goffman, E., *Stigmate* (1963), Paris, Minuit, 1975.
Hoggart, R., *La culture du pauvre* (1957), Paris, Minuit, 1970.
Honneth, A., *La lutte pour la reconnaissance* (1992), Paris, Cerf, 2002.
Jamouille, P., *Drogues de rue. Récits et styles de vie*, Bruxelles, De Boeck Université, 2000.
Lanzarini, C., *Survivre dans le monde sous-prolétaire*, Paris, PUF, 2000.
Le Roux, Y et Lenderman, D., *Le Cachalot. Mémoires d'un SDF*, Paris, Ramsay, 1998.
Martuccelli, D., *Grammaires de l'individu*, Paris, Gallimard, 2002.
Murard, N., *La morale de la question sociale*, Paris, La dispute, 2003.
Pettonnet, C., *On est tous dans le brouillard. Ethnologie des banlieues*, Paris, Galilée, 1979.
Schwartz, O., *Le monde privé des ouvriers : hommes et femmes du Nord*, Paris, PUF, 1990
Stettinger, V., *Funambules de la précarité*, Paris, PUF, 2003.